

24 images

24 iMAGES

À l'heure du temps retrouvé

Broken Flowers de Jim Jarmush

Jacques Kermabon

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2005). Review of [À l'heure du temps retrouvé / *Broken Flowers* de Jim Jarmush]. *24 images*, (123), 62–62.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

À l'heure du temps retrouvé

par Jacques Kermabon

Bill Murray, Jessica Lange, Sharon Stone, en affichant ce casting, Jim Jarmusch, suscitant une attente complice avec son spectateur, place d'emblée ce film sous le signe de la distinction et du jeu. L'interprétation de Bill Murray, nouveau Robert Mitchum, toute en distance laconique, donne le ton. Il incarne Don Johnston – Don Juan comme se plaisent à lui préciser ses interlocuteurs –, séducteur patenté qui vient de se faire plaquer. L'impassibilité apparente avec laquelle il accuse le coup laisse entendre qu'il en a vu d'autres.

Les scènes d'exposition dressent le portrait de ce solitaire, vêtu d'un éternel survêtement, dès que possible calé dans son canapé devant sa chaîne hi-fi pour écouter religieusement des musiques soigneusement choisies. Il a fait fortune dans l'informatique, mais n'a même pas un ordinateur chez lui. Winston, son voisin et ami, d'origine éthiopienne, est père d'une famille nombreuse et se prétend détective amateur sous l'œil amoureuxment goguenard de sa ravissante épouse. Tout commence par une lettre anonyme que Don reçoit. Une de ses anciennes conquêtes l'informe qu'il a un fils de dix-neuf ans et que ce dernier, parti à sa recherche, peut débarquer d'un moment à l'autre.

Le ton de comédie qui se met en place repose en bonne part sur le contraste entre l'agitation fébrile que provoque cette nouvelle chez le voisin et l'impassibilité de Don. Au flegme de celui-ci fait écho l'inertie de plans composés souvent frontalement, sans apprêt, et qu'avec une toute particulière élégance, Jarmusch coupe un peu tard, le temps de les faire résonner. Cette fausse nonchalance, cet *understatement*, signature du réalisateur, nourrit aussi une complicité avec le spectateur, lequel jouit par ailleurs d'une position privilégiée. Jarmusch nous octroie un temps d'avance sur les personnages, nous laisse découvrir des expressions que nous sommes les seuls à voir, dispose un certain nombre de signes dont le prompt décryptage nous donne une illusion de maîtrise.

L'intrigue se poursuit à cette aune. Tout en faisant mine de ne pas s'intéresser à la

chose, Don, interrogé par son détective amateur de voisin, lâche quelques confidences et Winston, après recherches sur Internet, localise les auteurs possibles de la lettre, prépare un itinéraire clé en main et confie à Don ses recommandations en vue d'enquêter sur la base des maigres indices qu'offre la lettre tapée sur du papier rose avec une vieille machine à écrire. Jarmusch s'amuse à nous faire partager la quête de Don débarquant au débotté, après des années de silence, chez ses anciennes conquêtes, un bouquet de fleurs à la main, pistant du rose et tout ce qui ressemble à une Underwood. Lorsque, au fil de son périple, un jeune homme passe à proximité, il est mis en scène de sorte qu'on soupçonne évidemment que c'est peut-être son fils que Don croise sans le voir, laissant planer en nous l'espoir d'un happy end.

Partant de ces repères stables, intelligence complice et ludique avec le spectateur, humour et distance, jeu avec nos attentes, *Broken Flowers* voit progressivement ce monde qui s'accorde à nos désirs se déliter progressivement. Si les premières retrouvailles, celles avec Laura (Sharon Stone), font la preuve des capacités de séduction intactes de Don, les autres vont déjouer, à chaque fois d'un cran supplémentaire, les attentes que nous avons confusément pro-

grammées. Le séducteur impavide prend des claques, accuse des coups qui l'ébranlent et font chanceler les repères qu'il affichait comme des certitudes. L'idée, notre imaginaire de cinéma, vacille à l'épreuve de la réalité. Parti pour s'épargner la surprise d'un enfant inconnu, Don se retrouve comme orphelin d'une paternité que le destin lui a confisquée.

Ce n'est pas face à son passé que Don se retrouve, mais au temps qui a passé, à celui qui fait alors songer aux hasards des existences, aux vies qu'on aurait pu vivre ou auxquelles on a échappé, à la mort qui approche. *Broken Flowers* n'assène pas ces vérités, ces songes y prennent une forme sensible, celle d'une errance de Don sur les routes américaines, de plongées dans des banlieues anonymes, des campagnes reculées, tout un territoire d'autant plus réel qu'il apparaît comme vierge de cinéma et dans lequel les stars convoquées s'offrent à nos regard sans chercher à tricher sur leur âge. Est-il besoin de préciser qu'en symbiose avec son âge, les voyages de Don baignent dans les splendides bruns et ocres de l'automne? 

États-Unis, 2005. Ré. et scé. : Jim Jarmusch. Ph. : Frederick Elmes. Mont. : Jay Rabonowitz. Int. : Bill Murray, Jeffrey Wright, Sharon Stone, Frances Conroy, Jessica Lange, Tilda Swinton, Julie Delpy. 105 minutes. Couleur. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.



Jim Jarmusch développe une intelligence complice et ludique avec le spectateur.